

NOS VIES SONT DES FLEUVES...

Comment ne pas te chanter ici,  
Manrique, mon vieil ami!

Les fleuves sont ce fleuve:  
ma vie est l'Araguaia!  
Le fleuve indescriptible, indéchiffrable,  
que l'on regarde, reçoit, possède  
- qui nous regarde,  
que l'on aime, remercie, craint, désire...

(Et" nous ne vivons jamais ainsi,  
c'est à peine si nous espérons vivre"  
disait Pascal.)

La faune bigarrée,  
exhubérante et cruelle,  
merveilleuse,  
de crocodiles et de raies,  
et des poissons électriques, fulgurants, la mort,  
et les poissons de toute taille et de toute couleur,  
et les poissons pacifiques,  
menu fretin,  
poissons volants.

Les oiseaux en tenue de gala,  
princiers,  
diplomatiques.

Et soudain, le grincement de bois,  
fragile, d'une embarcation.

Et les nuages, là-haut,  
fatigués et féconds.

Les familles qui arrivent, immigrantes;  
les malades qui s'en vont à la dérive;  
les colis, et les lettres tremblantes;  
les femmes battant le linge indiscret;  
les hommes à la poupe; les hommes à la rame;  
et les enfants à se baigner,  
s'incorporant aux eaux, tels des poissons.  
Et moi, au matin, à me laver des rêves  
devant la glace irradiante au soleil de l'autre berge;  
moi, le soir, à entrer,  
religieux, étranger,  
revêtu de la lumière pure du couchant,  
dans la liturgie de ces grandes eaux...



## BLANCHEUR

Oui, le héron blanc est comme ça:  
blanc, blanc, tout blanc,  
avec sa tunique en taffetas  
de célébrant  
des liturgies du pays plat.  
Profil étrusque, quand il est stèle  
au sol.  
Foulard pour l'adieu ou l'appel,  
en vol.  
Promise du soleil, virginale.  
Fleur jamais vaincue, estivale.  
Invitation de fête royale.  
Catéchumène du fleuve étal.  
Novice de la forêt nuptiale.

## TESTAMENT

Qu'on m'enterre dans le fleuve,  
auprès d'un héron blanc.  
Le reste était mon oeuvre.  
Alors ce beau courant  
que j'enviais dans mon chant  
redeviendra terre neuve.  
L'irréfutable preuve.  
L'heureux avènement.  
L'ombre en croix du vivant,  
au soleil de l'épreuve,  
est la mesure vraiment  
de la paix d'un gisant...  
L'éternel chasse le temps.  
Le port accueille l'errant.

## JE ME SUIS FAIT UN JARDIN

Je me suis fait un jardin. Je cultive les fleurs  
dans des pots et des boîtes de conserve.  
Je pratique la beauté, inutilement.  
J'arrose les feuilles vertes et leurs appels éphémères.  
Je les protège du vent impétueux,  
du soleil ardent. Je leur accorde chaque jour  
trois ou quatre regards protecteurs,  
et je surprends la Création à l'oeuvre...  
Les fleurs, elles, ne m'ont jamais dit comment elles voient  
cet humain précautionneux et respectueux.  
Elles se contentent de vivre,  
de fleurir, de m'accompagner.  
Elles accueillent les visites avec gratitude,  
comme si elles parlaient en mon nom,  
comme si elles répondaient pour moi.  
Elles dessinent l'espace de paix de l'Araguaia,  
et elles parsèment d'attentes, de questions,  
de réponses, de chants fleuris  
l'horizon largement opaque.

## PIROGUE

Simplicité parfaite.  
Jeu d'enfants grandis.  
Réplique fidèle d'oiseau et de poisson.  
Le plus extraordinaire porteur profilé par les hommes!  
Taillé, au sol et à la hache,  
par l'art suprême des indiens.  
Stabilité pure,  
sans poids ni mesure,  
à la seule merci de la rame, du vent  
et du regard...

## ROUTE FEDERALE

Onze journaliers et moi,  
dans la caisse brinquebalante  
d'un vieux Ford.

Trois heures, moi, à compter mes os et mon Evangile;  
et eux, tout en os et en passion.

Il nous secoue avec les ornières,  
le camion.  
La soif brûle la fatigue  
et la boue pétrit le regard  
et le coeur.

Les flamants ne sont que flamants.

Eux, ils se rient, par-dessous, complices.  
Moi, pauvre de moi, je suis  
un prêtre, séparé,  
désireux pourtant d'incarnation.

D'entre les nuages en haillons  
pleure une immense désolation.

(Un million deux cents mille hectares de terre possédée,  
sept milliards débloqués,  
et pas même une planche pour banc!)

"Bois de solitude", le tronc gris de ce palmier dressé  
peut-être a survécu  
pour devenir la hampe balançante de toutes les revendications  
de la forêt sacrifiée sans pitié.

Le vent apporte des bouffées  
à l'âcre relent  
de vache.

Faim,  
soif et chaleur.  
Et tout proche, l'horizon, large, étiré  
de par nombre d'autres vestiges de la verdoyante armada  
qui a perdu  
son empire, sous les coups  
de la rapacité de la colonisation nouvelle.

Et la "maison du propriétaire", là, coquette, épargnée,  
à la chair nue et provocante  
de ses tuiles au soleil!  
(Forteresse féodale, clôturée par l'argent du sud.  
Réserve de "requins" engraisés de la ségrégation...)  
Terre! Terre de qui? Terre verdoyante infinie  
volée et bénie par la loi!  
Pour les journaliers, immigrants venus du nord,  
prison à solde.

(Extraits de "Clamor elemental"  
Pedro Maria Casaldàliga  
Ediciones Sigueme, Salamanca, 1971)

(Traduction DIAL -  
Reproduction interdite)

D 177-3 DIAL 09/07/74